

Le Jour, 1952
23 avril 1952

PROPOS PERDUS

Du lieu où nous vivons, à deux pas de la ville et sur les premières hauteurs, on voit pour ainsi dire travailler sous sa main un demi-million d'hommes. **Et on mesure plus exactement la valeur de la peine des hommes.**

Dans une humanité qui veut mieux se nourrir, mieux se loger, mieux se vêtir et qui vit de l'espoir de plaisirs sans lendemain, la course du matin et celle du milieu du jour mènent indéfiniment aux fatigues et aux désillusions du soir.

Ce qu'il faut mettre en cause, c'est toute notre conception de la vie.

Vaut-il mieux, par exemple, s'accrocher à la terre et se contenter de la laitue et du rayon de miel du sage ? Ou suivre le courant qui appelle sans cesse plus de jouissances, plus de confort, ce confort quelquefois mortel dont le lexique dit qu'il fait « les aises de la vie » ?

Un grand homme qui vient de s'éteindre, Sir Stafford Cripps, a pendant des années, pour sauver son peuple à peu près ruiné par la guerre, prêché et imposé l'austérité. Ce seigneur à la vie puritaine se privait de bonheurs délicats auxquels il pouvait prétendre de naissance. Cela ne l'empêchait pas de vivre en seigneur dans un petit appartement de Londres et d'être, dans des vêtements un peu usés, un des hommes les mieux habillés du Royaume. Car, les vieux habits font encore la distinction et la ligne ; et la vie sans embarras n'a jamais empêché un seigneur d'être un seigneur.

Le tort de ce siècle est de nous pousser à nous tuer pour peu de chose. Notre travail serait plus noble si l'âpre désir du gain ne l'avalissait pas à ce degré. **Ce qui importe, d'abord, c'est de faire un beau travail, une belle chose. La rétribution, le bénéfice, le prix n'est alors que la juste récompense de l'effort.** Tandis que ceux dont le but n'est pas le gain désordonné et le pillage finissent par être déconsidérés par ce siècle sans mœurs et sans pudeur.

Mais, direz-vous, ce siècle ressemble aux autres. Oui, sans doute, il ressemble aux autres ; **mais c'est aussi, prétendument, le siècle du social et de l'humain.** Les révolutions n'ont pas d'autre objet apparent que d'enlever quelque chose aux uns pour le donner à ceux qui ne l'ont pas ; cependant que le déchaînement des appétits fait qu'on ne veut plus se contenter de rien.

Quand on se met en grève pour le prix d'une place au spectacle, on montre jusqu'où peut aller le « désaxement ». Il y a encore quelque chose que la rage des foules n'a pas supprimé, **c'est le spectacle de la nature et de la vie. La nature montre la vérité ; la vie enseigne la modération. L'entraide serait plus facile si les exigences étaient moindres et si le bonheur se définissait autrement que par le standard de vie. Le standard de vie raisonnablement compris en est un élément capital, il n'est pas le seul.**

Certes, le confort est précieux mais à condition qu'il n'aveugle pas sur tout le reste. Certes, nous ne saurions plus vivre sans les inventions de ce temps. Nous n'habiterions pas sans incommodité un palais royal de jadis où la salle de bain manquerait ; et nous nous étonnons que tout Versailles avec Louis XIV se soit contenté d'une seule baignoire.

L'Amérique donne le « confort » et l'U.R.S.S. y aspire. Le vaste conflit de l'Occident et du communisme est dans cette étroite comparaison. Nous pensons pour notre part qu'il y a du bonheur ailleurs qu'en Amérique où le confort est si abondant et qu'en U.R.S.S. où il est si rare. Le paysan de chez nous est heureux qui, avant de prendre sa bêche, fait un frugal et nourrissant repas en chantant une chanson. Tout n'est-il pas d'ailleurs de lui assurer la santé pour que son repas et sa chanson il les ait toujours ?

M. C.